

Que fera-t-on de l'Allemagne?

Les Alliés traquent les troupes allemandes en Italie, les soldats de Staline les chassent, en Russie. Encore un peu de temps et l'Allemand aura perdu la guerre qu'il comptait gagner. Quel sera, fin 1944 ou aux premiers mois de 1945, le sort de l'Allemagne? Si elle eût eu quelque patience, en 1914, ainsi que l'écrivit un Européen neutre, elle ne serait jamais partie en guerre et elle se trouverait aujourd'hui maîtresse de l'Europe, sinon du monde peut-être. Brutale et pressée, elle a failli tout perdre en 1918, elle est en train de tout perdre, en 1943.

D'aucuns estiment que, si l'on veut une fois pour toutes venir à bout de l'Allemagne, il faut l'abattre définitivement, la détruire. C'est tôt dit, — et ce n'est pas fait, loin de là. Cela peut-il même se faire jamais? Les mêmes gens affirment que l'Allemagne, c'est un pays de fous dangereux, une nation de paranoïaques, ainsi que disent les aliénistes dans leur jargon scientifique. Qu'est-ce que cela? Le paranoïaque, c'est en peu de mots un malade de l'esprit à la fois méfiant et orgueilleux, égoïste sans limites, susceptible au même point et qui souffre de perversion des facultés logiques. Tels seraient presque en bloc les Allemands, d'après un Anglais en vue, lord Vansittart, ancien sous-secrétaire aux Affaires étrangères, à Londres, un temps chef du *British Secret Service*. Si l'on en croyait une série d'études que lord Vansittart vient de publier sous ce titre: *Lessons of my Life*, dont la critique dit que c'est un ouvrage bourré de textes, de citations et de statistiques qu'il estime probants, et qui ne le sont pas tant que cela, ajoute-t-elle, peut-être y a-t-il dans toute l'Allemagne 25% de gens dont l'on pourrait dire que ce sont "de bons Allemands"; et ils sont incapables de toute réaction contre le militarisme, le barbarisme, la férocité de la masse. Pour le reste, la nation allemande presque en bloc serait une collection de criminels barbares, féroces et insensés. "Le fait le plus surprenant de l'histoire, écrit cet auteur anglais, c'est que les Allemands ont été capables de faire croire à un monde cultivé, mais rien qu'à demi intelligent, qu'on les avait écrasés dans un esprit de vengeance, lors d'un traité [celui de Versailles] dont les clauses relatives au désarmement et au paiement de réparations ne se sont pourtant jamais appliquées et qui ne leur enlevait en Europe rien qu'ils n'eussent acquis par la rapine et le meurtre". Comment traiter pareil vaincu, que faire de pareille nation, une fois de nouveau vaincue, sauf d'occuper à fond le sol de ce pays pendant une cinquantaine d'années, temps au bas mot nécessaire pour imposer à la nation dangereuse un programme de désarmement absolu, l'empêchant, par exemple, de garder un seul avion, d'avoir une seule association susceptible de cacher toute activité d'ordre militaire que ce soit, — même des clubs de tir, sous prétexte de sport, — et de lui appliquer en même temps des méthodes de rééducation nationale orientées vers la formation d'un esprit tout à fait pacifique? Les Alliés surveilleraient de très près le pays, l'observant avec la plus grande sévérité.

Cela, dit un politique sensé, aurait pour résultat, au lieu de le pacifier, de hausser au paroxysme l'esprit de revanche allemand; l'on courrait aussi risque de fatiguer les esprits, en pays alliés, au point de les dégoûter de méthodes aussi répressives, pendant un trop long temps. La haine internationale renaîtrait, elle causerait de nouvelles guerres...

* * *

Les armées allemandes du temps présent ont certes commis des crimes inqualifiables; elles ont été barbares à fond, depuis 1939, comme l'établissent les campagnes de Pologne, de Grèce, d'Italie même, où des généraux jadis alliés de l'Italie viennent de détruire villes et villages, d'incendier la bibliothèque de Naples, comme la ville même, et se préparent maintenant à raser Rome, pour peu que les Alliés persistent à tenter de les chasser de ce territoire.

Si vraiment l'Allemand était tout ce qu'écrivit lord Vansittart, comment qualifier la conduite du Royaume-Uni dès après Versailles? Londres avait obtenu qu'on lui remit les escadres allemandes, en 1919; et la *City* se reprit, cette flotte à peine coulée à Scapa-Flow, à négocier avec Berlin, lui prêtant de l'argent par millions de livres sterling, s'entremettant ensuite pour faire diminuer les versements en argent à la France ravagée par les armées de Guillaume II; de toutes façons, Londres se désintéressa net, après 1920, de chacune des violations successives du traité de Versailles par Berlin jusqu'à 1938 inclusivement, tenta même d'apaiser le Führer par une politique qui aboutit au désastre de septembre 1939. L'Angleterre en avait eu assez de la guerre de 1914 à 1918, elle ne voulait pas recommencer, elle donnait *fair-play* à Berlin, dit-on alors et depuis. Mais si l'Allemagne était dès ce temps-là la nation, le peuple dont on sait ce qu'en dit lord Vansittart, comment se fait-il qu'on ne l'ait pas vu, que l'on ne s'en soit pas avisé avant 1939, à Londres? Lord Vansittart tenait des leviers de commande puisqu'il dirigea un temps les services de la police secrète du Royaume-Uni. Et il laissa tout faire? Ce que Londres fit pour aider au relèvement de l'Allemagne, cela se serait fait malgré la parfaite connaissance de la situation telle que l'expose cet auteur anglais attaché au service permanent des Affaires étrangères pendant des années? Ce serait à croire que l'Anglais a manqué de perspicacité, de pénétration, de sens divinatoire; ou que Hitler s'est à ce point joué de Londres, que Londres n'aurait rien vu, rien pressenti de ce qui se préparait, et se serait fié au peuple allemand. Pourtant, depuis des années, ce n'était qu'un ramassis de bandits, selon lord Vansittart. Il ne donne donc pas de la perspicacité de sa nation une haute idée, à supposer que ce qu'il dit de l'Allemagne, en 1943, fût vrai bien avant la guerre, comme il le prétend.

Que penser donc de cette théorie d'une Allemagne à fond barbare, que d'aucuns proposent de supprimer, de mettre en veilleuse pendant au moins cinquante ans? Des esprits plus justes, plus avertis, et qui ont étudié de près l'Allemagne, avant et pendant la crise hitlérienne, voient et raisonnent d'une autre manière que lord Vansittart, à propos de cette nation. Tel ce Suisse d'esprit à la fois philosophique et chrétien, Gonzague de Reynold, écrivant juste avant septembre 1939: "Le peuple allemand est un très grand peuple. Race indomptable, que les obstacles ont toujours stimulée, jamais arrêtée, dont la force d'expansion s'exerce dans tous les domaines et qui, dans tous les domaines, a su ouvrir des voies nouvelles... L'histoire de l'Allemagne est celle d'un peuple malheureux... Elle a perdu la guerre [en 1918] sans avoir été suffisamment vaincue. Sa puissance d'expansion a donc été suffoquée, mais non détruite... Elle ne s'est pas résignée à la condamnation morale dont elle a été l'objet devant la majorité de l'opinion publique, elle ne s'est pas résignée aux charges financières que les traités ont pesé sur elle. Perdre une guerre, perdre des territoires, cela, elle l'aurait accepté. Mais elle n'a point accepté l'issue du procès que les Alliés lui ont intenté devant l'opinion publique, comme elle n'a point accepté d'avoir été si longtemps traitée de barbare..." (Gonzague de Reynold: *D'où vient l'Allemagne?* chez Plon, Paris, 1939, réédition canadienne en 1943, en vente au *Devoir*, \$1.25 l'unité). Le même écrivain avait, en 1943, écrit dans son *Europe Tragique*, entre autres choses, ceci: "Supprimez l'Allemagne par la pensée et vous constaterez tout ce qui manquerait à la civilisation moderne. L'absence de la France serait un vide, celle de l'Allemagne produirait un ralentissement".

L'on pourrait multiplier presque à l'infini les citations d'auteurs français, anglais, américains, qui n'ont aucun raison d'aimer l'Allemagne, ne l'aiment pas, la détestent même, mais concluent tout comme de Reynold de leurs études sur cette nation qu'il serait impossible de penser à la supprimer, cruel de tenter l'entreprise, quelque mal que, depuis trente ans surtout, l'Allemagne ait fait à la civilisation, à l'humanité. Ce n'est certes pas en traitant ce pays de "nation de paranoïaques" en conseillant de l'exterminer, de fait, que l'on résoudre le problème allemand. On n'enferme pas plus une nation de 70 à 80 millions d'hommes derrière les barreaux d'une cage, qu'on ne peut la supprimer. Il faut tâcher à s'entendre pour la rendre inoffensive, pour en arracher jusqu'aux racines les plus profondes de l'esprit militariste qui bouche l'horizon, et remettre sur la voie du christianisme vécu l'Allemagne et les Allemands. Ce serait difficile autant que pénible? Certes. Impossible? Rien n'est impossible à ceux qui ne travaillent ni dans un esprit de lucre, ni dans une volonté de vengeance. C'est un autre auteur de langue française, de nationalité française, celui-là, Albert Rivaud (*Le Relèvement de l'Allemagne*, Colin, Paris, 1938), qui, après avoir écrit dans la préface de son livre: "Hitler a sauvé l'Allemagne, mais en l'appauvrissant intellectuellement et moralement... Sa conception de la vie représente un recul affreux à l'égard du christianisme. Elle retrécit, elle limite, elle ampute l'âme humaine. Pour mieux coordonner les efforts, pour mieux fortifier la cité, elle ôte aux individus une partie de leur substance spirituelle", fait sienne cette idée: "Devant une Europe unie, une France restaurée, les Allemands réfléchiront peut-être, adouciront par un lent retour au christianisme la violence qui bouillonne chez eux" (page 412).

* * *

C'est là, tout au fond, le seul véritable moyen de remettre l'Allemagne sur la voie de la paix et du salut: par la renaissance du christianisme et de l'esprit chrétien chez elle; car, il est vrai que, si des esprits païens ou matérialistes dominant un temps soit l'Allemagne, soit d'autres nations, tentent de les gouverner, réussissent à les tenir quelques années en main, le monde ne connaîtra nulle paix durable véritable sans la renaissance de l'esprit chrétien. L'homme, le gouvernant, la race sans religion peuvent être intelligents, cultivés, pencher vers le bien, dans l'ordre matériel ou moral; la passion du gain, l'ambition, l'orgueil, à leurs heures, surgissent, se développent, l'idée de grandeur matérielle se fait de plus en plus séduisante, le rêve d'un pouvoir extérieur grandissant naît dans les cerveaux, l'impérialisme émerge, des germes de différends, de guerres évent... les nations deviennent rivales, s'accrochent, la civilisation s'effrite, l'homme devient loup pour l'homme, il y a des guerres de plus en plus désastreuses, telles que l'humanité en voit depuis cent, deux cents ans. Aucune diplomatie n'y peut rien si elle ne s'appuie au fond et d'abord sur le sens chrétien. (*Diplomacy and God*, par George Glasgow, Londres, 1941).

Il faut se le rappeler, la civilisation allemande est relativement récente. "Elle est de cinq cents ans en retard sur la civilisation latine, du moins pour toute cette partie de l'Allemagne que Rome n'a point occupée ni civilisée. Or, dans cette partie rentre la Prusse. Et le fait est important à noter", écrivait dès 1934 Gonzague de Reynold. Cinq ans plus tard, dans son ouvrage déjà cité: *D'où vient l'Allemagne?*, écrit à la veille de la guerre, mais paru vers la fin de 1939, de Reynold revenait ainsi sur cette idée: "Les Français ont une avance de quelque cinq cents ans sur les Allemands... La civilisation a pénétré moins profondément l'Allemagne que la France... Ensuite, il est certain que le christianisme n'a pas réussi, lui non plus, à pénétrer jusqu'à la racine de l'âme allemande... Il faut se rappeler encore que, depuis le moment où il apparaît dans l'histoire, l'Allemand souffre d'un "complexe d'infériorité" vis-à-vis du plus civilisé — le Romain, le Latin, le Français — et que ce complexe le porte à se replier sur lui-même, à s'imposer par la force brutale, à se faire une supériorité de son infériorité: la barbarie".

Un autre observateur a dit que "la période qui s'étend du Congrès de Vienne à la guerre franco-allemande" (1815-1870) a donné à l'Allemagne "trois prérogatives nouvelles que son récent destin semblait naguère lui interdire: un territoire économique uni...; un Empire restreint encore, mais fortement administré et militarisé, d'inspiration prussienne; enfin, la vision du Reich futur, du Mitteleuropa qui assurerait à une Grande-Allemagne... la maîtrise du continent" (Edmond Vermeil, *l'Allemagne*, chez Gallimard, Paris, 1940). Notons ces mots sur l'Allemagne, "d'inspiration prussienne". Car il est vrai que la Prusse, "d'une Allemagne affaiblie, fit une Allemagne forte; d'une Allemagne humiliée, elle fit une Allemagne puissante; d'une Allemagne anarchique, elle fit une Allemagne cohérente; d'une Allemagne pauvre, elle fit une Allemagne riche; d'une Allemagne contemplative, elle fit une Allemagne active..."

Donc, les nations qui, soit en 1815, à Vienne, soit après Sadowa, en 1866, soit en 1870-1871, lors de la victoire de Guillaume de Hohenzollern et de ses coalisés, sur la France, laissèrent la Prusse créer et organiser à fond l'Empire allemand et, après 1934, permirent à Hitler, sans oser intervenir contre lui, de reconstituer le Reich, disloqué en 1918, d'occuper la Rhénanie, de fusionner ensemble toutes les provinces allemandes, avec la Prusse comme pivot, — cette Prusse dominatrice, puissante, au génie d'organisation incontestable, génie auquel Frédéric-Guillaume Ier, de 1713 à 1740, avait su donner l'impulsion initiale, — toutes ces nations gardent leur part de responsabilité, lointaine ou rapprochée, dans le développement monstrueux de l'Allemagne qui devait manquer de les éradiquer en 1914-1918 et tenter en septembre 1939 de reprendre son entreprise de domination.

* * *

Un Anglais contemporain, dont le talent avait des parties de génie, Gilbert-Keith Chesterton (1874-1936), écrivit vers le temps de Versailles que seul ce programme-ci rendrait possible une paix durable: enlever à la Prusse sa situation prépondérante en Allemagne; prendre des mesures pour qu'elle ne puisse regagner cette place; faire une Pologne forte; s'assurer d'une France puissante; reconstituer une Autriche équilibrée; libérer enfin l'Angleterre du mercantilisme, des classes privilégiées outre mesure et des monopoles qui la rongent (Lire là-dessus G.-K. Chesterton par Maisie Ward, Sheed & Ward, New-York, 1943). Ajoutons à cela la rechristianisation de l'Allemagne, province par province, — celle aussi de telles et telles nations de l'Europe qui ne sont guère plus chrétiennes que de nom, et la paix durable naîtrait dans le monde. En Allemagne même vivent nombre de catholiques. L'un d'eux, malgré la persécution voulue par Hitler, déclarait courageusement, en novembre 1937, du haut de la chaire, dans la cathédrale de Munich, — c'était le cardinal Faulhaber —: "Nous restons catholiques et rien ne nous séparera du Christ ni de l'Eglise: ni la faim, ni le danger, ni même l'épée". Des millions d'Allemands croient encore au Christ Sauveur. Tout espoir de régénération n'est pas perdu... Il reste dans le monde européen de la place pour des milliers de missionnaires prêchant l'Évangile. Qu'il les écoute et ce sera l'aube d'une paix prolongée.

Georges PELLETIER